

Pierre Lexert

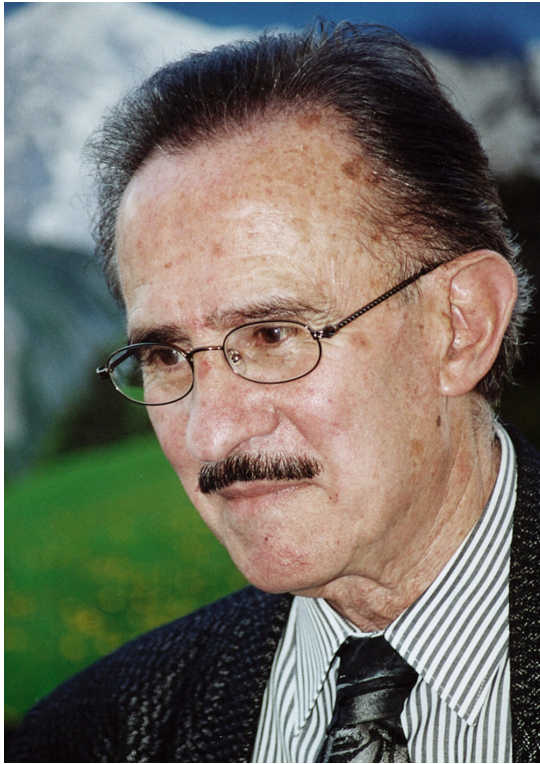


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Gaston Compère et Séverine Zwicky

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Il y a le temps. Il y a toujours le temps. (Le temps qui est nous-mêmes : «jusqu'à la lie, et l'hallali».)

Il y a toujours le temps dans l'histoire des hommes. Et ils y pensent, les hommes, sans trop y penser, par bonheur sans doute, sinon à certaines dates, et lors de circonstances singulières. Mais les poètes ont le privilège d'y être plus sensibles que la plupart de leurs contemporains. Et, certes, je n'enfoncerais pas cette porte ouverte si, voilà, je n'avais pas l'intention de la fermer derrière moi, avec soin. Car cette porte ouvre sur un autre espace, où les valeurs de celui que l'on quitte se métamorphosent et s'allègent : la grâce... – celle, on l'entend bien, qui vainc la pesanteur. Si, à en croire Miller, le temps est un cancer qui nous dévore, les poètes ont des dons et des pouvoirs de guérisseurs, qui, en illuminant les avatars, nous mettent en condition d'éternité. Ces dons et ces pouvoirs, Pierre Lexert les possède à sa manière, qui me touche au vif.

J'aime que des hasards conjugués puissent nous amener à des rencontres heureuses. Je n'ai pas le bonheur de connaître Pierre Lexert depuis *très*

longtemps, mais, comme dans les chansons, il a suffi d'un regard... d'un mot... – ou plutôt d'une conversation amicale. Et nous voilà à nous écrire, et l'on sait l'écriture magicienne. Et puis il y a eu [...] que nous sommes tous deux des hommes de frontières, et du «mauvais côté», et l'éprouvant dans nos nerfs, lui dans sa vallée d'Aoste et moi dans ma province belge. Et puis ... Et puis il y a le temps – encore lui ... toujours lui. Nous sommes nés à la même époque et avons été conçus dans et par des printemps proches. Et nous voici, aux mêmes époques quasi, lisant les mêmes auteurs; et nous voici vivant d'une même culture : cette culture dont témoigne toute son œuvre, à chaque page, et qui m'est plus chère que tout; et me voici, à cette heure où j'écris, et je le sais à lire certaines de ses proses, certain que nous partageons les mêmes vues sur la poésie – reine sans cesse bafouée.

Gaston Compère

Biographie

Né à Paris en 1923 de parents valdôtains, et donc francophones, contraints à l'exil par l'Italie francophobe, Pierre Lexert a passé sa petite enfance auprès de sa grand'mère et d'une tante, en Vallée d'Aoste, avant de revenir étudier et travailler en France ; ancien élève de l'École libre des Sciences politiques, résistant puis engagé volontaire dans les corps-francs de l'armée des Alpes (libérant Turin dans la foulée) il exercera une quinzaine d'activités hétéroclites : portraitiste, employé de l'École universelle, courtier, fonctionnaire, journaliste (tour à tour secrétaire de rédaction, reporter, chroniqueur judiciaire, directeur de quotidien), exploitant de cinéma rural, épicier forain, frotteur de parquets, laveur de carreaux, comptable, expert en sondages d'opinion, chef d'entreprise, styliste, agriculteur et opérateur culturel.

Parallèlement écrivain, bibliophile et amateur d'art, chargé de missions et d'émissions (radio, télévision) il a pratiqué les agrès, l'athlétisme et l'escrime.

Actuellement Directeur de l'Institut valdôtain de la Culture (IVAC), rédacteur en chef des «Cahiers du Ru», membre du P.E.N. Club français, fer de lance sur le front valdôtain de la francophonie, il se retrouve Officier de l'Ordre national du Mérite, de l'Ordre des Palmes académiques, sujet de mémoires dans quatre universités (Trieste, Fribourg, Milan, Turin) et attributaire de plusieurs prix littéraires (voir bibliographie).

Marié avec Séverine Blanc, une Valdôtaine émigrée connue en France, et qui l'a fidèlement accompagné dans ses heurs et traverses, il est père d'une fille unique, Ariane, – maintenant secrétaire de l'Alliance française de Vallée d'Aoste – qui lui a donné trois petites-filles : Céline, Vanessa et Laetitia. Tous ensemble, ils contribuent à entretenir un petit domaine à flanc de montagne sur les hauteurs de Saint-Marcel.

Ses compétences variées, ses nombreux voyages (en Europe, Afrique et outre-Atlantique), son cosmopolitisme culturel ont valu à Pierre Lexert d'assumer la direction de l'IVAC après son retour parmi les siens. Sa

création des « *Cahiers du Ru*, contribution intermittente au jeu des idées, aux élans du cœur, au passage du temps», publication conçue dans l'esprit d'un cabinet d'amateur, concrétise depuis 1982 et 33 numéros une volonté d'ouverture et d'accueil évidente.

Bizarrement, le fait qu'il ait alors décidé de se réclamer du pays de ses ancêtres plutôt que de ses antécédents parisiens (afin que ses apports fussent portés au crédit du Val d'Aoste défrancisé par la persécution fasciste) n'a pas laissé de le desservir auprès des éditeurs/diffuseurs français, qui ne voient dans la francophonie périphérique qu'un sous-produit de l'Hexagone.

Il n'empêche, – sa curiosité mentale, associée à son attachement à la langue française de ses aïeux, se traduit par une polyvalence créatrice qui le porte à jouer les Protée, passant sans coup férir du poème à la nouvelle, de la chronique à l'aphorisme, du libelle à la préface ou du graphisme à la menuiserie.

Ce pourquoi il ne stagne guère dans un genre, toujours prêt à sauter dans un train ou un avion quand l'occasion le sollicite, et se proposant, dans l'immédiat, de réunir en volume les extraits des «Égarements de sir Rhose», l'un de ses plus dérangeants hétéronymes.

Pierre Lexert est décédé à Saint-Marcel dans la Vallée d'Aoste le 9 février 2015 à l'âge de 91 ans

Bibliographie

Outre ses articles, chroniques, préfaces et communications, épars dans divers journaux, revues, catalogues ou recueils d'actes, Pierre Lexert est notamment l'auteur de plusieurs ouvrages et attributaire de divers prix, dont le Grand Prix de l'Académie française du Rayonnement de la Langue et de la littérature :

- ***Cœur pérégrin*** (1979, 1980), suivi de l'***Almanach valdôtain*** (1980) et de l'***Abécédaire sentimental*** (1984), poèmes, édition collective en 1993; Jasmin d'argent de la poésie francophone.
- ***Si tel Orphée...***, autobiopoème, édition spéciale du Gouvernement du Val d'Aoste (1983).
- ***Le dévoiement***, et autres nouvelles (1997), Prix Barbey d'Aurevilly en France, Prix Enea Balmas en Italie (décerné par la Société universitaire des Professeurs de Français), Prix spécial du Salon du Livre d'Oradea en Roumanie; co-édition québécoise chez Stanké à Montréal.
- ***À l'ombre du temps*** (1997), variations poétiques autour de quelques cadrans solaires valdôtains photographiés par Guido Cossard.
- Des extraits des ***Égarements de sir Rhose*** ont été régulièrement publiés dans «Les Cahiers du Ru» depuis 1982 et feront l'objet d'un prochain recueil.

Enfin, l'auteur se prévaut d'avoir matérialisé un concept de Lichtenberg : celui du couteau sans lame dépourvu de manche.

Pierre Lexert est publié en Vallée d'Aoste par les éditions Musumeci, Région Amérique, 11020 Quart.

Choix de textes

Diaphanes des palais...

à Rina qui pensait à Ariane

*Diaphanes des palais émergeaient de la brume
Et ce cargo battant pavillon d'Uruguay
Qui faisait s'épuiser en caresses d'écume
La houle sur les quais*

*De là nous nous en fûmes
Voir au Palais ducal les trésors polonais
D'une collection d'ambres*

*Tes yeux étaient battus et ton regard distrait
Venise appareillait aux lenteurs de septembre*

(*Cœur pérégrin*, p. 21)

Géographe

*L'orage fut sur nous dans le même moment
Que j'éclatais en toi sous le toit du refuge
Tu tanguais comme une arche au plus fort du déluge
Mille échos proclamaient que nous étions amants*

*Un long éclair soudain pavoisa nos amours
Le ciel en fut rayé d'un fulgurant parafe
Qui m'éclaira ton corps d'un adorable jour
Ce corps dont je me veux l'unique géographe*

(*ABéCédaire sentimental*, dans *Cœur pérégrin*, p. 131)

Neige

*Il neige à peine
Comme une allusion très fine
Du ciel couvert d'hiver
À ses mains si légères
Au froid de son absence*

*... N'était l'oiseau qui signe
Vers l'horizon désert
Un message peut-être
De Celle que je sers*

(*ABéCédaire sentimental*, dans *Cœur pérégrin*, p. 145)

La broche

*Heureux si ces groseilles
Seyent
Aux trente-et-un ans qui t'ensoleillent
Mes baisers se feront abeilles*

(*Cœur pérégrin*, p. 63)

Éros center

*La troublante Française à qui je fis la cour
Plus belle que jamais ne fut péché mortel
Me dévoila des seins à changer en autel
Sa chambre du quartier réservé de Hambourg*

(*Cœur pérégrin*, p. 16)

Hiver d'envers

*Nous avons eu la nuit, le ciel et la forêt,
Le réveil ébloui devant la neige-fée,
Le silence, le miel, le pain bis et le lait.*

*Tu t'étirais alors frôleuse et décoiffée,
La chair chaude des jeux du minutieux amour
Dont j'émergeais aussi comme autrefois Alphée.*

*De l'inverse soleil coulait l'or de nos jours,
Qu'exaltait la blancheur avec lui reflétée
Des versants enneigés de Nus et ses entours.*

*Licence nous était par l'hiver accordée
De goûter au loisir langoureux du bonheur,
Philippine à jamais de nos joies amandées.*

*Nous avons recueilli lors des temps moissonneurs
La provende assignée à ces fastes journées,
– Faisant un cru majeur bu sur un air mineur,*

*Le poème galant ou l'encre aquarellée
Tour à tour exprimer au gré d'un lent ballet
La discrète amitié des choses adulées,*

*En attendant la nuit, – son ciel sur la forêt,
Le désir résurgant en soudaines bouffées,
Le sommeil et le miel, le pain bis et le lait,*

Et nos yeux éblouis devant la neige-fée.

(*Almanach valdôtain*, dans ***Cœur pérégrin***, p. 107)

La parure

*Pour en parer ta nudité
Que trente-deux ans ont accomplie
Ce rien qu'on plie*

Au désir qu'on a de l'ôter

(*Cœur pérégrin*, p. 63)

On disait disparus...

*On disait disparus les dieux et les déesses
Tels que d'après Homère on les imagina
Mais avec toi, pour moi, dès à présent renaissent
Aphrodite, Athéna.*

*À l'une va le prince, à l'autre le poète,
Vers elles mon amour et mon bonheur est dans
La balance où mes mots et mes gestes en fête
Me font des deux l'amant.*

*Ton regard tour à tour me renvoie à ta double
Étrange et fascinante essence savamment;
Tu m'éclaires le monde et me remplis de trouble
Dans le même moment.*

*Ma rapide trirème et ma lente felouque,
langoureuse Aphrodite ou subtile Athéna :
Mes déesses en une et que je suivrais où qu'
Elles portent leurs pas,*

– *Ces pas, ce corps, ce cœur que tu m'abandonnas.*

(*Cœur pérégrin*, p. 57)

Qui n'a pas ...

(Dévotion dans le goût espagnol)

Qui n'a pas

*Passant par Tolède
Au moins contemplé l'Alcazar*

*Qui
Traversant Cordoue
Ne s'est désorienté
Parmi les fûts de marbre de la Mosquée*

*Qui pourrait
Sans avoir connu l'Alhambra
Quitter Grenade à tout jamais*

Moi je n'ai pu

*À Tolède
Que contempler tes yeux*

*Qu'enfour ma tête
À Cordoue
Dans la forêt de tes cheveux*

*Et
Dédaigneux des roses du Généralife
Qu'y presser ta bouche
Ô ma grenade*

*Mais c'est dans une venta désolée
Au cœur aride de la sierra*

Que je me suis vraiment approché de toi

Instantané

*Bleu blanc gris
Couleurs du ciel aux approches de Dôle
La flottante fraîcheur d'un pan d'azur lavé
La neige d'une étoile autour de tes épaules
Et le gris mauve un peu des cernes qu'au lever
Confuse
De tes cils pudiquement tu frôles*

(*Cœur pérégrin*, p. 43)

Aalsmere Otterlo

*Aalsmere Otterlo Volendam
Il me revient encore en bouche
Le goût qu'un goulash de bar louche
Ingurgité dans Amsterdam
Me laissa fondre entre les dents*

*Chaque table s'ornait de roses
Dont les pétales comme autant
De gouttes de sang tombaient en
Mémoire de (nous dit Sir Ose)
L'anniversaire du barman*

*Nous bûmes alors Quatre Roses
À sa santé puis nous déam-
Bulâmes parmi les quidams
Que des dames damnent aux roses
Lueurs de leurs vitrines closes
Entre le Zeedyke et le Dam*

(*Cœur pérégrin*, p. 14)

Épiphanie

*Ma reine de hasard
Mais reine dans mon cœur
Mon adorable part*

*Balthazar Melchior Gaspard
Ces rois s'en sont allés
Je demeure
Que je meure*

Si pour un autre tu te pares

(Cœur pérégrin, p. 50)

.....

*Sa canne lorsqu'il la mua
Sous un ciel de suie en délire
En parapluie ouvert pour moi
Abrita d'abord son sourire
Courbant soudain de notre hégire
La prime soie en tendre toit*

*Au « Chardon d'écosse » griffée
Sa cravate avait pris de l'un
Des flacons moulés pour Guerlain
Du vétiver à la volée
Vivante odeur dès qu'il me tint
Du baiser dont il m'a brûlée*

*Ce fut en fin d'après-midi
Quand se défirent mes défenses
Louée en soit son insolence
Que je sus qu'il avait choisi
Sa chemise dans le silence
D'une boutique de Chelsea*

(*L'Inconnu de Milan*, fragment, dans *Cœur pérégrin*, p. 13)



Passé minuit, la fête commença à changer de caractère. Comblés de mets et de vins que trois buffets dispensaient généreusement, saturés de menuets et de passacailles, fatigués de jouer à colin-maillard ou à cligne-musette, les invités peu à peu tendaient à remonter le temps.

Je n'avais pas boudé les danses, aimanté par plus d'un joli minois et des sourires de convenance qui semblaient engageants. Mais comme j'éprouvai à mon tour le besoin d'une pause je réalisai soudain, en cherchant un endroit où m'asseoir, que la feinte Louise de La Vallière vers qui je me dirigeais ne s'était guère mêlée à nos divertissements. Je l'abordai :

— *Madame, mon nom ce soir est Simon de Loses; je déplore que vous m'ayez privé du plaisir de croiser nos pas.*

— *Mais, Monsieur de Loses, ne savez-vous point que l'histoire me connaît boiteuse?*

— *Si fait; mais cela ne pouvait-il s'atténuer assez pour prendre part à des entrechats plutôt modérés?*

— *C'est que, Monsieur, je boite vraiment; voyez : si j'ai un beau pied gauche, ma jambe droite n'a qu'un pied-bot. Il se pourrait même que mon prénom, Claude, ait été inspiré par ma claudication.*

Cela dit sur un ton enjoué, que démentait la mélancolie du regard. Un beau regard un peu lointain, apparemment si détaché que j'en fus

ému, dans le même temps que je prenais conscience de la discrète et attachante harmonie du visage. Une envie de l'aimer me submergea à l'improviste, au point que s'il n'avait tenu qu'à moi je l'eusse aussitôt serrée dans mes bras et emportée loin de cette agitation factice.

— Mis à part quelques inconvénients locomoteurs, poursuivis-je, je ne vois pas que votre jambe droite, pour être un peu plus courte, affecte en rien votre charme. Si j'ôtai ma perruque, déroulais ma cravate et gommâis mon maquillage, vous verriez devant vous un tout autre homme,— dont il faut bien que je m'accommode. Contre davantage de cheveux, un cou plus ferme, un teint plus mat, je prendrais bien votre pied-bot à mon compte pourvu ... pourvu que ce soit à vos côtés.

— Comme vous y allez cher Monsieur! Me croyez-vous si superficielle que je m'arrête à de tels détails? D'autant que j'ai passé l'âge animal, si je puis dire...

— Dans ce cas, Madame, convenons de nous retrouver ici tout à l'heure, après dormir,— disons vers midi, débarrassés de ces fanfreluches. Nous saurons alors à quoi nous en tenir. Y consentez-vous?

— Je m'en voudrais de refuser la compagnie du seul homme qui se soit réellement intéressé à moi ce soir. Aussi bien, si vous n'avez pas d'autres projets, profitons-en pour nous mieux présenter en attendant.

C'est ainsi que je revis Claude — l'éphémère Louise de La Vallière — après quelques heures d'un sommeil impatient. Entre temps déjà, avant de regagner nos chambres respectives, nous nous étions découvert de surprenantes affinités.

À la lumière du jour, et aussi sobrement vêtus l'un que l'autre, nous nous considérâmes franchement.

— Je vous vois plus belle que jamais, murmurai-je, et brûle de vous dire, comme en Italie, «ti voglio bene»...

— Dites toujours, fit-elle, mi-tendre, mi-rieuse,— puisque c'est en langue étrangère. Et sachez que si vous portez fort bien la perruque, vous me paraissez encore plus crédible en séducteur du vingtième siècle.

Ensemble nous sommes rentrés, et restés à Paris. Mes doigts se rappellent encore le galbe de ses jambes – la longue et la plus courte – et comme il me fut doux de toucher à leur source.

(Le Siècle de Louis XIV, pp. 119-121)

«Le jour déclinait quand nous parvînmes aux abords de la mystérieuse cité. La fatigue vouûtait nos épaules et faisait vaciller nos jambes, mais la soudaine exaltation qui s'était emparée de nous mobilisait nos dernières énergies et nous allions comme aspirés par un insidieux maëlstrom. L'atmosphère était étrangement calme et lumineuse une musique semblait sourdre des édifices que nous commencions à longer, sans qu'on pût la localiser ni vraiment l'entendre. Elle flottait telle un parfum, un souvenir d'échos, une mélodie d'infra-sons...

Ainsi, ce royaume auquel nous ne croyions guère, à la recherche duquel nous nous étions aventurés, plus tentés par le périple en soi et la poésie de l'aventure que par l'espoir de réussir, – existait bel et bien.

Ainsi, ce manuscrit disait vrai qu'un singulier explorateur – qui aurait pu n'être qu'un mystificateur – avait un jour placé dans une tabatière puis fixé sur le cou d'un oiseau de long vol.

Cependant, nous n'étions qu'au début de nos ébahissements. Déjà, nous subodorions, tandis que nous dévalions les pentes abruptes de la Cordillère vers Harmony, pourquoi cette enclave avait miraculeusement échappé à l'attention du monde et des tribus voisines. Outre qu'un pur hasard nous avait fait nous engouffrer dans la grotte qui, prolongée par une galerie souterraine débouchait sur le versant surplombant la cité, – nous avions eu tout loisir de constater, en nous approchant, que l'ingénieuse configuration de ses parcs et de son architecture visait à composer, vue de loin et de haut, un stupéfiant camouflage, tenant à la fois du mimétisme animal et des effets paradoxaux du trompe-l'œil».

(L'Ultime Eldorado, pp. 187/188)

La femme aux abois

On aurait difficilement pu trouver une femme plus désirable, enjouée, prévenante et généreuse que Daphné Aléoutienne. Elle avait tout pour jouer l'«ange du foyer», comme on dit, mais aussi – et c'était là le hic – la gardienne de ce foyer. Car curieusement, sous l'effet de la surprise ou d'une intense émotion, Daphné ne pouvait s'empêcher d'aboyer.

Même informés, les nouveaux venus chez elle accusaient encore discrètement leur surprise la première fois; mais bien vite les haussements de sourcils s'atténuaient et l'on n'attachait plus guère d'importance à l'anomalie.

Pourtant, il finit par se chuchoter de bouche à oreille que dans l'intimité de la relation amoureuse ces jappements, sinon ces aboiements, ne laissaient pas, soit de déconcerter, soit de surexciter la fougue de l'amant. Et chacun d'imaginer ce qu'il en serait pour soi et de souhaiter en éprouver les effets.

Jusqu'au jour où la rumeur courut – peut-être propagée par une rivale envieuse – que dans le spasmodique aboiement provoqué par les délices croisés d'une fellation et d'un cunnilingus, – Daphné avait tranché dans le vif.

(La Femme aux abois, p. 181)

Je n'étais pas ce qu'on peut vraiment appeler une fine lame; encore que les sévères et sagaces leçons de divers maîtres et prévôts, enrichies par l'expérience acquise, ne m'eussent point été dispensées sans profit. Au demeurant j'aimais l'escrime; en quoi je voyais une élégante façon d'exercer mon corps, mon caractère et mes réflexes. Pour DeSoy, il en était tout autrement. C'était là son moyen de s'affirmer, d'exprimer son agressivité latente, – au point qu'il en était arrivé à ne pouvoir souffrir que fût contestée sa suprématie.

Je disposais pourtant de deux atouts non négligeables : une grande résistance physique au maniement prolongé du sabre – à quoi mon père

puis mon tuteur m'avaient fastidieusement astreint – et une capacité à vélocement exécuter deux mouvements de probable occurrence dans les lignes hautes et basses. C'est donc muni de ce viatique, mais non sans appréhension, que j'entrepris de croiser le fer avec DeSoy dans la demie-heure qui suivit.

Une lueur hostile, qui se voulait moqueuse, animait son regard. Je le soupçonnais assez satisfait, dans son for intérieur, de cette occasion que je lui offrais de régler – enfin! – le différend informulé qu'avaient fait naître entre nous, et sa morgue, et certain ascendant que j'avais pris sur nos compagnons. C'était d'ailleurs à cet arrangement tacite que je devais d'avoir pu interférer aussi aisément dans sa mauvaise querelle.

Il attaqua d'emblée, avec une détermination désinvolte. Les sens en alerte, j'avais assez à faire à me couvrir ou à déjouer ses tentatives de me lier le fer pour songer à rien d'autre. Ainsi parvins-je de justesse à éviter le pire à deux ou trois reprises, jusqu'à ce que, le poids du sabre commençant à alentir ses mouvements, je me retrouvasse moins pressé et tout d'un coup plus sûr de moi.

En dépit du froid matinal la sueur me perlait au visage : mais je me sentais encore le bras relativement dispos tandis que m'habitait une croissante allégresse à mesure que semblait s'accuser la fatigue du sien. Il finit par y mettre une sorte de hargne, éludant tantôt mes approches et tantôt voltant à son tour, pour soudainement bourrer et tenter d'appuyer la botte. C'est alors, comme il s'allait dégager après un coulé avorté, que, bronchant contre une branche morte, il m'offrit la fugace ouverture par où je lui entaillai profondément le flanc.

(Le Désir trompé par l'amour, pp. 84/85)

C'était au plein de l'été, peu après la dernière guerre, un 14 juillet. Je passais alors par une période de flottement sentimental. En moi se délaient d'anciennes amours, dont ne subsistait que la nostalgie de leurs prémices, qu'avivait un incertain état de vacance affective. Le 14 juillet! Un tel jour, qui plutôt évoque un climat d'allégresse civique et de licence

bon enfant, me voyait revenir, comme revenu de tout, par le quartier du haut Luxembourg, vers l'Observatoire. Et je m'apprêtais à en traverser le jardin, «l'âme au vent et le cœur en bandoulière»...

Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. Un air de danse – polka valse? ... je ne sais plus guère – me fit machinalement me retourner et lever les yeux vers la façade de l'immeuble d'où provenait le son. Celui-ci s'échappait d'une double-fenêtre ouverte sur un balcon, au deuxième étage. Une jeune femme était là, accoudée, contemplant la chaussée et le jardin à peu près déserts, que j'animais de ma déambulation. Elle remarqua ma volte-face; nos regards se croisèrent et – que lui passa-t-il par la tête? – elle me fit un signe de la main, auquel je répondis, amusé. Sur quoi elle m'engagea du geste à la venir rejoindre, – à les rejoindre, plus exactement, car j'apercevais derrière elle d'autres personnes au-delà de la croisée.

Je n'ai pas une vue excellente; mes lunettes ne suffisaient pas à me donner une idée bien nette de l'inconnue; toutefois, il se dégagait d'elle une impression d'ensemble qui m'était fort agréable, – et j'obtempérai.

Elle m'attendait sur le palier :

— On fait semblant de se connaître, murmura-t-elle rapidement. Tutoyons-nous; on improvisera. Je m'appelle Gabrielle; j'arrive d'Indochine mais j'ai fait la Sorbonne.

— J'y suis passé aussi et Serge est mon nom, enchaînai-je aussitôt, puis, entrant dans le jeu : tu es encore plus belle qu'avant; laisse-moi t'embrasser... Quelle chance que tu m'aies reconnu!

Elle m'entraînait à l'intérieur de l'appartement.

— Viens! Je vais te présenter à l'honorable société; on fête le 14 juillet, bien sûr, mais ça tourne un peu court...

Et le jeu se poursuivit. Je dus lui plaire. Elle m'enchantait. Tout le monde fut dupe. Nous dansâmes bientôt, échangeant discrètement des informations nous concernant afin d'être mieux à même de parfaire la vraisemblance de notre comédie, et, naturellement, satisfaire notre propre curiosité.

Symétrie

Il se frotta les mains, satisfait. L'arme – un Beretta assorti d'un silencieux – était en parfait état de marche. Après trente-neuf contrats ; sans une bavure. Et bientôt le quarantième...

Cette nouvelle affaire, en fin d'après-midi, serait vite expédiée. Il avait déjà choisi le restaurant où savourer la détente – pour ainsi dire – une fois la question réglée. Ensuite ... On lui avait signalé un club privé où il pourrait, quelqu'autres munitions aidant, entourer de sa sollicitude de nostalgiques ou nécessiteuses jeunes femmes en quête de compensations.

Sa tâche aujourd'hui était relativement simple : à l'heure de sortie des bureaux, se rendre à pied dans le sous-sol du Palais régional en passant par le plan incliné du garage et, de là, emprunter l'ascenseur jusqu'au cinquième étage. Ensuite, franchir le seuil du département de l'Instruction publique, puis les deux portes suivantes sur sa gauche, – la dernière donnant dans le bureau de l'Assesseur. Il n'aurait plus alors qu'à l'ajuster latéralement en souriant – l'arme dissimulée sous le rabat d'un porte-documents – avant de le gommer des listes électorales et de ressortir calmement, en arborant une fausse moustache bien fournie pour le cas où ...

« On » s'était prémuni contre les risques éventuels ; le commanditaire avait procédé aux vérifications et s'était arrangé pour que l'huissier ne prolongeât pas son service au-delà de l'heure normale.

Tout se passa donc comme prévu, à ceci près que – distrait pas une altercation lors du premier arrêt de l'ascenseur au rez-de-chaussée – l'homme avait cru soudain avoir atteint le 5ème palier, quand il ne s'agissait encore que du 2ème, l'affichage digital des chiffres se reflétant inversé dans la paroi-miroir de la cabine.

Or, la disposition des lieux étant identique, et compréhensible la confusion entre les mentions « Instruction publique » et « Fonction publique » au fronton des corridors, – le tueur en vint ainsi, sans le savoir, à exécuter le personnage inconnu de lui qui devait lui virer pour solde, en Suisse, le principal de la somme convenue.

Fabrice avait bien perçu un bruit de pas précipités derrière lui, sur le quai du métro, mais très distraitement, ne pensant pas que cela pût le concerner. Aussi fut-il stupéfait lorsqu'il sentit un bras lui entourer la taille tandis qu'une femme se serrait contre lui, la tête amoureusement inclinée contre son épaule.

— *Continuez à descendre, le supplia-t-elle, haletante, – faites comme si nous étions intimes; je dois donner le change à un importun. Ils arrivaient alors au bas de l'escalier, entre les deux sorties de la station Corvisart. Sans guère s'interroger – peut-être parce que le corps collé au sien se révélait souple, et que troublante était l'odeur de la chevelure sous son nez – Fabrice décida de jouer le jeu et donc de sortir par le tourniquet – moins emprunté – d'où l'on pouvait plus rapidement gagner les voûtes de la ligne aérienne Nation/Étoile, sur le Boulevard Blanqui. C'était son quartier, il le connaissait bien.*

À peine eurent-ils parcouru une trentaine de mètres que l'inconnue le fit soudain pivoter d'un quart de tour sur lui-même en lui intimant à voix basse :

— *Vite! Embrassez-moi fort, en m'enveloppant dans vos bras; voilà ... comme ça...*

Il eut alors un bref aperçu de son visage, dont les yeux noisette très chauds éclairaient les lignes gracieuses, mises en valeur par un léger mais savant maquillage. Vision fugitive, aussitôt tronquée par l'effet du baiser, réel et savoureux, qui ne lui laissait plus contempler que des boucles de cheveux mordorées taquinant une oreille à l'orée de la nuque.

Sans doute, les yeux ouverts, surveillait-elle les passants alentour, voire la silhouette redoutée, car au bout d'un instant qui parut à Fabrice divinement prolongé et désolément court, elle coupa net son effusion et s'enquit :

— *N'y aurait-il pas un endroit près d'ici où je pourrais souffler un peu sans risquer d'être remarquée?*

(Comme par hasard, pp. 109/110)

Lectures

La poésie de Pierre Lexert est une poésie immergée dans le temps – un temps passé, qui fut vécu jusqu’à la trame, jusqu’au secret. Je sais que trois ans après la sortie du *Cœur pérégrin*, il écrira : «N’empêche que ma vie fut toujours et demeure / Passionnante et pressante», (et je ne doute pas de sa sincérité), et cependant l’impression que me fit le *Cœur Pérégrin* est celle du regret – mais d’un regret éclairé de bonheur. Connaissant son humeur, je transformerais volontiers le second vers de l’*Envoi* par quoi se termine le recueil en : «Pierre qui roules et vires et vas...» – et te souviens heureux. «Si tel Orphée ... j’allais soudain me retourner...» a-t-il écrit. Le poète qu’il est s’est retourné bien des fois avant son *autobiopème*, bien des fois, et il lui arrive souvent que le ton se mélancolise (mais l’on sait que la mélancolie peut se faire heureuse) en dépit d’une nature vivace et de la devise qu’il tient de son père : «Tiens-toi gai». Il se retourne donc au risque d’altérer, écrit-il en 1983, «ce qu’il me reste encore de goût de vivre». Mais ce ne peut être là que des mots dictés par l’humeur du moment, où l’énergie est moins vive et demande au poème de quoi la ressusciter. Écoutez ce vers (qui, à dessein, peut sembler trop long) : «... Tandis que vont s’amenuisant les échos de la Fête», et songez à ce qu’il avoue : que cette existence fut une Fête, que des échos en sont restés, qu’ils vibrent encore, un peu, dans la mémoire – mais rien que dans la mémoire, car on ne peut imaginer qu’il s’agisse des poèmes, dont le rôle, justement, est que n’en faiblissent pas les sortilèges. Mais ces poèmes cependant, où les femmes sont sans cesse présentes, ne sont-ils pas eux-mêmes des fêtes dans la Fête, des fêtes de la solitude où se rallument les éclats, les charmes, les inépuisables richesses de celles qui furent, chacune, et chacune à sa manière, d’autres fêtes dans la même Fête – une Fête que (quelle révélation!) il avoue déployée dans les lumières conjuguées d’Aphrodite et d’Athéna? Mais il n’y a pas que les femmes, et la vie, à chérir : il y a ceux qui en parlent mieux que personne, tous ceux-là dont les voix divergentes et convergentes deviennent notre voix propre – cette voix qui dira le temps

et ses figures d'une façon plus *juste*, d'une façon qui mieux qu'une autre révélera notre être le plus secret et pour nous le plus précieux : la voix des écrivains aimés, et particulièrement des poètes. *L'autobiopoème* donne un aperçu de leurs noms et me confirme ce à quoi j'ai été sensible à peine plongé dans la lecture du *Cœur pérégrin* : qu'il est un poète cher entre tous, à qui il est rendu hommage en écrivant à sa manière – ou plutôt, soyons juste, presque à sa manière. Un tiret, des points de suspension sont des signes qui peuvent en dire long : après l'énumération des voix chères, la plus chère, certes, la dernière, séparée des autres par ce tiret, et dont les points de suspension qui la suivent révèlent qu'elle donne à rêver : celle d'Apollinaire. Et écoutez cette confidence, livrée plus tard :

*J'ai rêvé de rêver Borgès et ses «Fictions»,
Comme d'avoir écrit, Guillaume, ta «Chanson
Du Mal-Aimé»...*

ceci doit être un rêve qui date de toujours, et comme je puis comprendre, pour avoir aussi reçu ce privilège, ceci, la joie de mêler sa voix propre à une voix fraternelle – une voix qui vous parle d'ailleurs et vous révèle la vôtre. Si vous avez la chance d'y être sensible, remarquez dans les poèmes frères de ceux d'Apollinaire cette subtile lézarde qui les identifie, qui fait que les textes de Pierre ne sont pas ceux de Guillaume, qui les sépare sans les séparer vraiment. Bien des textes du *Cœur pérégrin* sont les enfants autant d'une existence intensément vécue que ceux de voix qui, jadis ou non, ont témoigné de la vie. (Car il n'est pas qu'Apollinaire à qui il est rendu hommage, on le devine. Et, en ce qui me regarde, jugez de mon émotion quand, parfois, il m'a semblé entendre, en quelque sorte ressuscitée, et en écho, celle de Marcel Thiry, qui me fut si cher).

Ceci aussi m'a enchanté, et plus que je ne puis dire : que cette poésie se révèle grâce à une métrique avouée, et va jusqu'à trouver dans cette métrique de quoi sans cesse animer son énergie naturelle, sa grâce essentielle, et confirmer sa nécessité. J'ai, il y a peu, entendu un philistin reprocher à Thiry de «n'avoir pu écrire que des vers». Qui, même dans l'espérance de textes de valeur, a pris la (mauvaise) habitude de parcourir

en critique les plaquettes de poèmes qui sortent de presse et de s’obstiner dans leur lecture ne peut que se dire et se redire masochiste : que de soi-disant poètes écrivent non seulement n’importe quoi, mais le font n’importe comment ! Par ignorance, bien entendu, et par paresse, cela est sûr, et parce que pullulent les béotiens béats et les snobs écarquillés ! Si, durant des siècles, tant de véritables poètes n’ont cessé d’affiner une science spécifique, il nous faut bien croire qu’elle leur était nécessaire. Pourquoi ne pourrait-on plus en user ? et ce d’autant plus qu’elle reste fertile, et de la façon la plus évidente pour ceux qui savent la pratiquer. Encore faut-il la connaître et savoir s’en servir. Qu’elle puisse perdre son pouvoir, ce n’est qu’aux mains des médiocres. Qu’on entre dans l’œuvre de Pierre Lexert, il vous vient aux lèvres un soupir de soulagement, et presque de gratitude, je l’avoue : enfin un homme de l’art – et de l’art le plus inventif et le plus délié.

Il est bon, il est doux et confortant de découvrir un homme, et dans cet homme un poète et un artiste en ouvrant un livre, un de ces «registres (dirait Bergson) où le temps s’inscrit» – et de savoir cet homme, par bien des aspects, si près de vous-même. Car il n’y a pas que le temps à faire vraiment sien, il y a (dans ce temps) la solitude à vivre. Vous aide puissamment à endurer votre état qu’une voix vous accompagne et vous parle à l’oreille, et vous parle en beauté. Mon cher Pierre, je vous remercie d’être intervenu si opportunément dans ma vie. Et si – à Dieu ne plaise –, pour une raison ou une autre, je venais à ne plus l’entendre, votre voix resterait de celles qu’exige le cœur pour ne pas perdre cœur.

Gaston Compère

Nota : Le texte ci-dessus, de même que l’avant-propos, sont repris de la préface de Gaston Compère à l’édition collective des poèmes du *Cœur pérégrin*. Quant au texte suivant, il est extrait de la préface de Séverine Zwicky au recueil *Le Dévoisement et autres nouvelles*.

Notre siècle est celui de la surenchère, du tape-à-l'œil et du «marketing». Si grande est maintenant l'importance accordée à l'appareil promotionnel, que la qualité de son objet en devient accessoire et peut même, sans dommage commercial, laisser à désirer. À cette mercantilisation des valeurs, à ce néo-obscurantisme du conditionnement médiatique, le monde des lettres n'a pas échappé.

Aussi est-il réconfortant de rencontrer un écrivain que sa marginalité et son caractère ont préservé de la contagion, et dont la notoriété croissante doit bien plus à la diffusion capillaire de ses textes qu'à leur distribution orchestrée.

D'autant que Pierre Lexert – auteur lauréat, notamment, des beaux poèmes du *Cœur pérégrin* – s'est imposé, après son long et mouvementé parcours parisien, comme le fer de lance des lettres francophones du Val d'Aoste, son intramontain pays d'origine, sis entre les marches du Piémont, de la Suisse valaisanne et de la France savoisiennne. En le distinguant, les «Quarante» ne s'y sont d'ailleurs pas trompés.

D'entrée de jeu, la nouvelle qui ouvre le recueil et lui prête son titre – *Le Dévoïement* – donne le ton. Le grave et le léger s'y côtoient, l'imprévu la gouverne, et si la langue en est châtiée c'est, vous dira Pierre Lexert, que sa matière – le français – en est si belle qu'à force de la caresser on tend à la polir.

Ainsi avons-nous affaire à un écrivain qui décidément nous procure un double plaisir. Par sa qualité d'écriture, bien sûr, mais également par l'attrait de ses affabulations, qui restituent à la nouvelle de langue française deux vertus au moins, trop oubliées ou dédaignées aujourd'hui. On verra en effet comme heureusement Lexert se plaît à capter et soutenir l'intérêt du lecteur pour souvent le surprendre par une chute inattendue. Ajoutez à cela les adjuvants propres à tout maître de cérémonie soucieux de ses effets – une pointe d'humour, une pincée de libertinage, un clignement de connivence, ou un zeste de fantaisie suivant le cas – et vous n'avez plus qu'à vous laisser gagner par les agréments du discours jusqu'au bouquet final.

La tranche de vie existentielle (dont la réalité déjà nous sature), la déploration sociale et la littérature «encagée», l'état d'âme nombriliste

ou le sempiternel vécu familial ne sont pas le fort de notre auteur; pas plus que la confusion des genres et la perversion du vocabulaire qui s'ensuit et le fait s'étonner qu'on puisse baptiser «nouvelles» bien des textes qui font aujourd'hui florès mais qui ressortissent pour lui au genre ambigu des «proses».

Pour autant, ce ne sont ni les horlogeries implacables du suspense, ni les péripéties arbitraires de l'anticipation qui caractérisent son imaginaire. Bien plutôt, pour avoir maintes fois *joué* sa vie – qui fut kaléidoscopique – au lieu de miser sur des chiffres, des chevaux ou des cartes, Lexert semble, en quelque sorte, payer sa dette aux concours de circonstances, – lesquels influent toujours sur la conduite de ses personnages, et sur la relation sentimentale entre homme et femme plus particulièrement. Relation qu'il estime fondamentale, puisque découlant de l'instinct de conservation de l'espèce et en traduisant les avatars.

Aussi bien chacun peut-il s'identifier à tel ou tel protagoniste dans sa relative normalité et faire sien sans effort l'univers plausible du récit. On pourrait à ce propos parler de «fiction fluide», dans laquelle auteur et lecteur se meuvent avec aisance, rien n'y paraissant vraiment forcé, excessif, invraisemblable. Seuls, les textes regroupés sous l'intertitre «D'autre part» dérogent plus ou moins à cet état de choses.

Le tenue du style venant brocher là-dessus, les bonheurs d'expression ponctuant la souple articulation de l'argument, – il n'en faut pas davantage pour solliciter l'attention, peu à peu intriguer, séduire et faire presque regretter que la nouvelle ne soit pas plus longue.

De telle ou telle il est vrai des auteurs plus prolixes auraient pu tirer un roman. Mais face à l'inflation rédactionnelle du tout-venant, on ressent un réel soulagement à rencontrer un écrivain qui ne se prend pas pour Balzac, qui est assez prodigue de ses ressources pour n'en donner qu'un aperçu, et qui ne s'incrute pas sur votre chevet pour vous raconter indéfiniment sa vie ou celle de ses proches.

La concision pour Lexert est une forme du savoir-vivre. De l'élégance aussi, comme on dit élégante une démonstration mathématique bien enlevée. Entre la scabreuse *Femme aux Abois*, qui tient en une demi-page, et sa nouvelle la plus longue : *Histoire gigogne*, dont la frivole entrée en

matière contraste avec le pathétique du thème majeur et le déportement final, il y a tout juste la différence d'une douzaine de feuillets.

D'ailleurs, les préférences de Lexert – qui n'en goûte pas moins Morand, Schnitzler, Borgès, Vialatte ou Buzzati, entre autres – vont volontiers aux écrivains du second rayon, à certains petits-maîtres, aux dilettantes ayant composé un livre marquant – bref, à ceux dont l'œuvre n'est pas alourdie par les scories d'une trop abondante carrière. Contrairement à beaucoup, le professionnalisme affiché dont les Étatsuniens font leurs choux gras ne lui en impose pas, la littérature pour lui n'étant pas affaire de productivité mais le fruit de quelques moments de grâce. En ce qui le concerne, il n'écrit que pour faire et se faire plaisir, mêler une voix valdôtaine au concert francophone, et, comme Borgès «pour adoucir le cours du temps».

Même en est-il venu, pour sacrifier moins banalement aux échanges de vœux annuels et recréer ses correspondants, à composer chaque fois un attachant petit texte en vers ou en prose, dont *La Nuit de Noël*, *Le Siècle de Louis XIV* et *La Femme aux Abois* évoqué plus haut constituent des exemples.

Séverine Zwicky¹

¹ Licenciée de l'Université de Fribourg, Séverine Zwicky est l'auteur d'un mémoire remarqué sur «*Les Identités de Pierre Lexert*».